

TADEUSZ KOWALSKI

Les Turcs dans le Šāh-nāme¹⁾

1.

Šāh-nāme est l'oeuvre non seulement de l'imagination poétique mais aussi de l'érudition. En nous présentant un tableau de l'histoire du royaume iranien depuis l'aube de l'ère humaine jusqu'à la fin de la dynastie des Sassanides, Firdausi donne quantité de détails intéressants, concernant les peuples avec lesquels les Iraniens se trouvaient en contact, en paix ou en guerre, pendant leur longue histoire. Conformément à la réalité historique, nous voyons les Iraniens ayant des rapports avec les peuplades turques, les Chinois, les Grecs et les Arabes, sans parler d'autres peuples plus éloignés comme les Hindous, les Berbères, les Khazars, ou moins grands et moins importants comme les Kurdes, les Arméniens et les Lurs.

Les rapports entre les Iraniens et les peuplades turques ou — selon la terminologie du Šāh-nāme — touraniennes, sont de ceux qui y ont été traités le plus amplement et avec le plus de détails. Šāh-nāme n'est point l'unique source d'où nous puissions tirer les renseignements sur les Turcs anciens et sur leurs rapports avec les Iraniens. Au contraire, nous avons de l'époque qui précède le X^e siècle des sources assez nombreuses qui jettent de la lumière sur ces rapports. Les études turcologiques cependant ne sauraient laisser de côté ce monument vu son authenticité, ses dimensions et son importance.

Pour faire bénéficier la science des informations du Šāh-nāme il faut en premier lieu se rendre compte de leur valeur. Firdausi tirait la matière de son épopée des monuments écrits, des

¹⁾ Communication présentée le 1. mars 1947 à la première assemblée d'après-guerre des orientalistes polonais à Cracovie.

chroniques pahlavies et, en partie, des traditions orales; mais tout le décor extérieur, les formes et les couleurs dont il revêtait les noms et les idées historiques que la lecture des sources lui a fait connaître, lui appartenaient en propre et ne venaient certainement pas des études archéologiques, mais de l'observation quotidienne de la réalité environnante, complétée par l'imagination poétique.

Le poète persan a montré les Turcs tels qu'il les connaissait de pratique immédiate. Firdausi provenait des confins nord-est de l'Iran, de la province Khorasan, par laquelle passait l'ancien chemin des nomades de l'Asie centrale qui poussaient des steppes du Turkestan à travers la Transoxanie aux territoires fertiles de l'Iran et de l'Asie antérieure. Le contraste, ainsi que le conflit, entre l'élément iranien — tranquille, aisé, sédentaire et hautement civilisé — et les habitants turcs des steppes — primitifs, belliqueux et très dynamiques — n'était point pour Firdausi un problème théorique, connu seulement des lectures, mais une réalité vivante, immédiate et pleine de menaces qui à chaque instant visait à la base même de sa propre existence. Apprenant des sources historiques les luttes entre l'Iran et le Touran qui avaient eu lieu dans un passé lointain, le poète ne pouvait les imaginer autrement que comme une étape ancienne du même conflit dont les étapes suivantes s'étaient déroulées sous ses yeux.

Les Turcs qu'il rencontrait chaque jour dans son pays étaient déjà iranisés à un certain degré. Car c'est un processus constant et bien connu que les nomades, une fois parvenus au domaine de culture agricole et de haute civilisation, se soumettent à son influence rapidement, bien que d'une manière superficielle. L'iranisation des peuplades turques, voisines immédiates de la Perse, et, dans une mesure encore plus grande, l'iranisation de celles qui s'étaient mêlées aux Persans, s'élève parfois à un degré considérable. Cela concerne surtout les classes riches, régnautes, et dans une mesure bien inférieure les grandes masses nomades qui restent primitives. Il en devait être ainsi au temps que Firdausi habitait Khorasan. Sans nul doute les Turcs qu'il rencontrait étaient en partie bilingues, iranisés à un haut point quant aux costumes, quant à la façon de faire la guerre, quant aux us et coutumes de la vie de chaque jour et quant aux occupations. Ce fait explique que les Turcs représentés par Firdausi, ou plutôt,

à strictement parler, les hautes classes turques qui seules lui importent, ne présentent que peu de traits particuliers et qu'en dehors ses Turcs ne diffèrent pas beaucoup des Iraniens. Un turecologue avide d'informations sur la culture primitive turque, initié au Šāh-nāme, éprouve à ce sujet un certain désenchantement.

2.

Dans le Šāh-nāme le territoire turc porte le nom général *Tūrān* ou *Tūrān zamīn*, plus rarement *šahr-i Tūrān* ou *marz-i Tūrān*. C'est une notion assez mal définie qui désigne les espaces illimités de l'Asie au Nord-Est de l'Iran, habités par les Turcs, élément qui diffère des Iraniens surtout par ce qu'il leur est foncièrement hostile. Le fleuve Ġaiḥūn (جیحون) = Āmū-daryā, l'ancien Oxus, est la frontière qui sépare ces deux mondes. Lors de la division de l'état par Firēdūn, nous ne rencontrons encore nulle mention de cette frontière (V. I 77/8²). Ce n'est que pendant le règne de Zav, fils de Tahmāsp, qu'un traité formel est conclu accordant aux Turcs les territoires qui s'étendent « depuis le Ġaiḥūn jusqu'à la fin de la province de Tūr (تور) » (V. I 281, 33)..., jusqu'à Ġin et Hotan ».

Depuis, les interminables guerres avec les Touraniens commencent toutes par le fait que les Turcs traversent la rivière Ġaiḥūn et elles finissent par leur retraite derrière ce même fleuve. A l'époque des Sassanides Bahrām Gōr laisse élever au bord du Ġaiḥūn une colonne (*mīl*) en pierre et en chaux comme poteau-frontière. Pirūz, fils de Yazdgird, partant en guerre contre les Turcs a retrouvé ce poteau-frontière, où on pouvait encore déchiffrer l'inscription disant qu'il n'était permis ni aux Turcs ni aux Iraniens de franchir cette frontière (B. VIII 2270, v. 51—53).

نشانی که بهرام یل کرده بود زیستی بلندی بر آورده بود
نوشته یکی عهد شاهنشاهان که از ترک و ایرانیان در جهان
کسی زین نشان هیچ بر نگذرد نه از رود بیرون پیی نسپرد

² L'abréviation V. désigne l'édition de Vullers, et B. — l'édition Barūhim en 10 volumes, Téhéran 1934—36.

ce poteau-frontière que le héros Bahrām avait érigé (et qu') il avait relevé du bas vers le haut, (avait sur lui) l'accord inscrit entre les rois que personne au monde, ni des Turcs ni des Iraniens, n'a le droit de passer au delà de ce poteau, ni de mettre le pied au delà du fleuve.» Dans le même endroit et dans le même but, Pirūz élève une tour (*manāre* B. VIII 2270, v. 56), et le sage et l'industriel Nōšin Ravān laisse construire au bord du fleuve une muraille formidable, faite de pierre et de chaux, afin de former un obstacle insurmontable pour les nomades et de protéger les fertiles territoires perses contre les incursions des habitants des steppes (B. VIII 2328/9, v. 315 et suiv.).

La première mention au sujet du Tūrān et des Turcs (Touraniens) paraît dans le Šāh-nāme quand il est question de Fīrēdūn, sixième roi de l'Iran. Depuis, ils ne nous quittent plus, jusqu'à la fin de l'épopée. Les rapports entre l'Iran et le Tūrān prennent toujours un caractère hostile. A cet égard ces rapports ne sauraient être comparés à nuls autres, même pas à ceux avec les Byzantins, avec lesquels les Perses ont aussi eu des guerres longues et acharnées. Les Iraniens n'arrivent jamais à avoir une paix durable avec les Touraniens, puisque la méfiance et les rancunes mutuelles sont trop profondément enracinées dans la tradition et dans la psychologie nationale pour qu'elles puissent être supprimées au moyen de traités politiques.

Le conflit entre l'Iran et le Touran constitue le fil conducteur qui se faufile à travers une partie considérable de l'épopée persane. L'opposition dans les caractères et dans les intérêts des Iraniens et des Touraniens, la haine et la rivalité qui en résultent pour ces deux peuples, forcés de vivre l'un à côté de l'autre, provoquent une interminable série de guerres, d'invasions et d'attaques. Ce sont elles qui forment l'arrière-plan des hauts faits d'une partie considérable de personnes qui paraissent sur la scène du Šāh-nāme.

Firdausī désigne souvent le contraste entre le caractère turc et le caractère persan comme l'opposition entre l'eau et le feu, p. ex. V. II 637, v. 2037:

دو کوهر یکی آتش و دیگر آب بدل یک زدیکر گزفته شتاب

«deux éléments, l'un le feu et l'autre l'eau qui au fond du cœur se soulèvent l'un contre l'autre».

Il est impossible de les mettre d'accord puisque (V. III 1144, v. 58):

کسی کو برد آب و آتش بهم ابر هر دو بر کرده باشد ستم
»celui qui mêle ensemble l'eau et le feu, fait violence à l'un et à l'autre«. Ou encore (V. II 643, v. 2154):

زکار منوچهر و افراسیاب شدست آتش ایران و توران چو آب
»par le haut fait de Minōcihr et d'Afrāsiyāb l'Iran devint du feu et le Touran fut semblable à de l'eau«.

Selon le Šāh-nāme, qui à cet égard réfléchit fidèlement la vieille tradition iranienne, les opposés entre le monde iranien et le touranien sont le résultat de la politique des anciens rois qui régissaient ces peuples. Fīrēdūn, le sixième des rois fabuleux, divisa le royaume entre ses trois fils: Salm, Tūr et Ērag, de façon que Salm obtint les provinces »romaines«, Rūm et tout l'Occident (*hāvur*), Tūr — la Chine et le Touran, et le plus jeune des trois, Ērag — le patrimoine, c'est-à-dire l'Iran et en plus »la steppe des teneurs des lances« (*dašt-i nīzevarān*), autrement dit les pays arabes. Le don du domaine natal au plus jeune fils excita la jalousie de ses deux frères. Ērag fut traîtreusement assassiné par Tūr et ce fratricide pesa sur toute l'histoire des rapports entre les deux pays. Le fils d'Ērag Minōcihr vengea la mort de son père, en tuant dans un combat les deux méchants oncles, Salm et Tūr. La haine pourtant continua d'exister, augmentée par les luttes meurtrières avec le roi de Touran Afrāsiyāb.

Tous les efforts des souverains particuliers pour mettre fin à l'immémorial litige et rendre la paix aux peuples suppliciés par les guerres, ne donnent pas de résultats durables et échouent à cause de l'aversion et de la méfiance profondément enracinées qui ne se laissent pas surmonter: »car jamais l'Iranien ne sera l'ami du Turc«, et inversement, et: »celui qui tâche d'établir un parentage entre les Turcs et les Iraniens fera l'expérience que, finalement, ces liaisons et ce parentage lui apporteront des soucis et de la souffrance« (B. IX 2834/5, v. 2817—8:

ولیکن چو با ترک و ایرانیان بکوشد که خویشی بود در میان
زییوند و از بند آن روزگار غم ورنج بیند بفرجام کار

paroles de Gordiye, soeur de l'usurpateur Bahrām Čōbine, prononcées quand le hāḡān chinois veut la prendre pour femme).

L'appartenance à l'un ou à l'autre groupe ethnique détermine d'une manière irrévocable le rôle que le héros en question doit jouer dans l'histoire. La fusion fortuite des deux éléments hostiles en un seul personnage — un tel homme s'appelle در تاده — constitue le noeud d'un conflit tragique qui ne se laisse pas dissoudre autrement que par la mort.

Un exemple classique d'un tel personnage tragique est le héros Suhrāb, de père iranien, Rustam, le plus grand des héros, et de mère touranienne, Tahmine, princesse de Samangān. Elevé par sa mère et conquis aux plans d'Afrāsiyāb, ennemi irréconciliable de l'Iran, Suhrāb languit instinctivement après son père, part en voyage à sa recherche, le rencontre enfin et, sans en être reconnu, meurt de la main de celui vers lequel son coeur le poussait et auquel il avait voulu conquérir le trône de l'Iran.

L'histoire du prince royal Siyāvuš, fils de Kay-Kā'ūs et d'une mère touranienne, est un autre exemple de l'impossibilité de combler l'abîme qui sépare les deux groupes hostiles. Jeté, presque de force, dans les bras d'Afrāsiyāb par la politique imprudente du roi Kā'ūs, Siyāvuš semble d'abord s'habituer à son nouvel entourage et il se sent bien en Touran, mais finalement, victime des intrigues de Garsivaz, frère d'Afrāsiyāb, il est basement assassiné. Car: »quiconque des Iraniens cherche une demeure en Tūrān aura comme nourriture le sang ou le poison« V. II 834, v. 1100:

از ایران بتوران که جوید نشست مگر خوردنش خون بود یا کبست

3.

On a depuis longtemps remarqué que les Touraniens de l'épopée persane ne sauraient en aucune façon être regardés comme identiques aux Turcs dans le sens moderne du mot. Dans ce passé lointain auquel Šāh-nāme rapporte la plupart des luttes irano-touraniennes, les Perses n'avaient pas encore de rapports directs avec les peuples turcs. Par conséquent les mots *Tūrān* et *Siri*, qu'on rencontre dans le Livre des Rois, doivent nécessairement

désigner les nomades indo-européens, scythiques ou autres qui avaient autrefois menacé la culture des Iraniens sédentaires, de même que le faisaient, bien plus tard, les nomades turcs. On a fait observer aussi que la ressemblance de son entre le nom des *Tūr* indoeuropéens et celui des Turcs altaïques pouvait facilement contribuer à leur fausse identification.

Ce point de vue serait certainement juste, si l'on admettait que les informations du *Šāh-nāme* doivent être nécessairement conformes à la réalité historique et que des anachronismes aussi frappants soient impossibles. Mais après un examen rigoureux, il devient évident que c'est justement cette affirmation qui est incompatible avec les faits réels. Firdausī commet à chaque pas des anachronismes choquants, en transportant, plein d'insouciance, les faits qui lui sont contemporains dans un passé le plus reculé. Ainsi, p. ex., il ne discerne pas les Grecs anciens des Byzantins et il les considère comme chrétiens. Darius, pendant un combat avec les Grecs, tue de sa main 40 «catholiques» (جاثیق, καθολικός) et enlève aux ennemis une croix (V. III 1769, v. 214). Des siècles entiers avant la naissance de Zardušt (Zoroastre) Firdausī admet l'existence de temples consacrés au culte du feu (آتشکده), où se trouvent les manuscrits de Zend-Avesta (زند و استا, p. ex. V. III 1283, v. 219). De même, en suivant attentivement les descriptions des guerres tourano-iraniennes qui ont eu lieu au cours de l'histoire, on n'aperçoit nulle part l'ombre d'une différence dans la façon de traiter le sujet, différence qui indiquerait que l'auteur s'était rendu compte de ce qui séparait les Touraniens de l'époque précédant les Achéménides, des Touraniens de l'époque des derniers Sassanides. Pour Firdausī ce sont toujours tout simplement des Turcs sans aucune distinction, des Turcs tels qu'il les connaissait lui-même d'observation directe, ces Turcs enfin contemporains à lui qu'il transportait naïvement dans le passé.

Au point de vue de la paléoethnographie qui s'efforce de trouver des échos de l'existence des peuples anciens dans des sources plus récentes, l'identification des Touraniens de l'épopée persane avec les Massagètes ou autres nomades iraniens serait justifiée; pourtant une analyse détaillée du contenu du *Šāh-nāme* montre que Firdausī ne se rendait pas compte de l'anachronisme de ses assertions et croyait naïvement que les «Turcs» de l'époque

de Firé
de prati
même as
iranisés
historiqu
l'épopée
des Turc
mentions
à celles,
Apt
pouvons
Les
leur pren
d'Érag, p
suivante,
vient s'aj
Šāh-
Iran et c
occasionn
considérat
adeptes d
le monde
avec pen
que Pirān
taille de
(V. II 595
On r
les Turcs
ر دین خویش
(V. II 613
de Farang
Quelq
séparent le
et il attrib
Ainsi
(اورمغان), po
maienne
sans mêm

de Firēdūn, comme ancêtres des Turcs qu'il connaissait lui-même de pratique quotidienne à Khorasan, devaient bien avoir le même aspect que leurs descendants et être à l'extérieur fortement iranisés comme eux. Ainsi donc, en contradiction avec l'évidence historique, mais conformément aux prémisses psychologiques de l'épopée persane, nous pouvons utiliser, pour éclaircir le problème des Turcs dans le Šāh-nāme, qui nous intéresse ici, toutes les mentions au sujet des Touraniens ou des Turcs, sans nous borner à celles, plus récentes, qui se rapportent à l'époque des Sassanides.

Après cette indispensable digression méthodologique, nous pouvons reprendre le fil interrompu de notre étude.

Les luttes entre les deux éléments hostiles suivent, dans leur première période, le mot de ralliement: venger le sang royal d'Érag, puis de Siyāvuš, versé innocemment. Mais, dans la période suivante, après la mort d'Afrāsiyāb, à toutes les autres différences vient s'ajouter encore la haine d'origine religieuse.

Šāh-nāme parle d'une façon assez vague de la religion de l'Iran et du Touran avant l'avènement de Zoroastre. Des mentions occasionnelles répandues dans l'épopée, il résulte que le poète considérait les peuples turcs, de même que les Iraniens, comme adeptes du monothéisme, reconnaissant le pouvoir de Dieu sur le monde et sur la destinée humaine et l'adorant d'une façon assez peu définie quant aux détails du culte. Ainsi nous lisons que Pirān, vieux chef d'Afrāsiyāb, frappé par le charme de la taille de Siyāvuš, «prononçait tout le temps le nom de Dieu» (V. II 595, v. 1323 همی هر زمان نام یزدان بخواند).

On ne rencontre que rarement des mentions, disant que les Turcs célébraient tel ou tel autre rite sacré چنان چون بود در خور دین خویش «ainsi que cela convient à leur propre religion». (V. II 613, v. 1638. Dans le cas présent il s'agit des épousailles de Farangīs, fille d'Afrāsiyāb, et de Siyāvuš).

Quelquefois le poète oublie les différences de religion qui séparent les Turcs des Persans — sans parler de chronologie — et il attribue aux premiers les institutions des seconds.

Ainsi p. ex. Afrāsiyāb convoque un conseil de mages (موبدان), pour délibérer sur les moyens de défense contre l'armée iranienne (V. II 1017, v. 967, de même V. III 1143, v. 34). Nous lisons même dans un passage — où apparaît un mépris complet

pour la chronologie — qu'Afrāsiyāb se plaisait dans sa capitale *Kunduz*, appelée ensuite *Baikand*, où se trouvait le temple du feu construit encore par Fīrēdūn et contenant un exemplaire de *Zend-Avesta* orné avec de l'or (V. III 1283, v. 219 همه زند و استا بزر آزد).

Malgré tout ceci, Rustam désigne les Touraniens vaincus comme idolâtres: »je foulerai la tête des adorateurs des idoles dans la poussière, je (leur) montrerai clairement le chemin de Dieu pur« (V. II 1010, v. 847):

سر بٚپرستان در آرم بٚخاک پدید آورم راه یزدان پاک

Du moment où le roi Guštāsp embrasse la religion de Zoroastre, le motif religieux passe au premier plan dans les luttes avec le Touran. Argāsp, à cette époque souverain de la Chine et du Touran, s'adresse à Guštāsp en demandant des tributs et l'abandon de la nouvelle religion, contraire à celle des ancêtres. Aussi Firdausī le nomme-t-il »roi des païens« (V. III 1513, v. 285). Pendant la guerre qui s'était alors déchaînée entre les deux pays, l'armée d'Argāsp, ayant envahi Balkh, a brûlé tous les livres sacrés et assassiné, en face du feu sacré, quatre-vingt *hurbad* (prêtres), détruisant ainsi le »chemin des Guèbres« (V. III 1559, v. 1096—99). Cette dernière expression semble avoir une nuance péjorative, car le même terme est employé par les chrétiens de Nišibīn, particulièrement hostiles au prophète du dualisme, pour désigner sa doctrine (B. VII 2060, v. 540).

4.

Par leurs institutions sociales les Turcs de Firdausī ressemblent dans une grande mesure aux Iraniens. A la tête de l'état est le roi (*šāh*). Il réside dans sa capitale, *Kunduz* ou *Gang* (گنگ V. II 596, v. 1351). Le roi est entouré de chevaliers féodaux, de héros et de prêtres qui prennent part au conseil royal. Il serait difficile de deviner, à la lecture du *Šāh-nāme*, qu'à l'encontre des Perses les peuplades turques qui leur étaient avoisinées, menaient pour la plupart une vie nomade. Le poète les représente de telle manière qu'il semble que leur façon de vivre et de faire la guerre, les mœurs de la cour royale et des classes supérieures, leurs armes et costumes, leurs jeux et leurs goûts ne diffèrent en rien d'essentiel de ceux des Perses.

Les noms des héros touraniens sont iraniens en énorme majorité. Ainsi p. ex. dans la partie de polo, jouée entre Afrāsiyāb et Siyāvuš et leurs équipes, les joueurs qui prennent part du côté touranien sont les suivants: Gulbād, Garsivaz, Ġahn, Pūlād, Pīrān, Nastiḥan, Hōmān (V. II 600, v. 1413—4), donc des gens aux noms entièrement iraniens, qui cependant, comme il découle du texte, sont tous d'origine turque. Le frère du Touranien Pīrān porte le même nom iranien Faršēdvard que le frère d'Isfandiyār, Iranien authentique. Il en est de même pour les noms de femmes. P. ex. la femme de Pīrān, mentionné ci-dessus comme appartenant à l'équipe d'Afrāsiyāb, porte le nom purement iranien de Gulšahr. On ne rencontre que très peu de noms tures. J'en ai noté à peine quelques uns: دَمُور (*Demūr*, V. II 635, v. 2003), قَرَاخَان (*Karāḥān*, V. III 1080, v. 263), طَرَحَان (*Ṭarḥān*, V. III 1616, v. 2121).

Les noms de lieux sur les territoires touraniens n'ont pas, eux non plus, de forme turque à l'exception de cas assez rares, comme *Kācār bāši* (قاجار باشی V. II 592 v. 1278 et 595, v. 1321, dans l'édition de Mohl II 304 *Kifgāk tāši*, et dans B. IX 3012, v. 778 *Kāggār bāši* (قجگار باشی), localité de l'autre côté de Ġaiḥūn, par laquelle passe Siyāvuš, en se rendant à la cour d'Afrāsiyāb.

Il se peut que les noms de lieux et de personnes de résonance iranienne ne sont quelquefois qu'une traduction de noms primitivement tures. Ainsi p. ex. Pūlād pourrait facilement être le Demūr ture, iranisé, etc.

Evidemment Firdausi se rend parfaitement compte de la différence de langue qui existe entre le monde iranien et le touranien. Cette différence se fait remarquer dans le Šāh-nāme par les mentions assez fréquentes au sujet des interprètes, indispensables dans les rapports entre les Perses et les Turcs. En voici quelques exemples.

Lors de l'assaut donné à la place forte Rō'in-diž (V. III 1616, v. 2121):

سرافراز طرخان پیامد دوان بدین روی دژ با یکی ترجمان

«le fier Ṭarḥān vint en courant de ce côté de la forteresse avec l'interprète».

De même le Touranien Hōmān, en partant pour les escar-

mouches avec les chevaliers iraniens, emmène un interprète pour pouvoir s'entendre avec eux (V. III 1164, v. 441):

نشست از بر زین سپیده دمان چو شیر ژبان با یکی ترجمان

»il monta en selle, l'aube venant, tel un lion farouche avec un interprète«.

Les Iraniens, de leur côté, pour parler à Hōmān, ont recours à l'intermédiaire d'un interprète qui possède à fond la langue turque (V. III 1165, v. 461):

که رو پیش هومان برکی زبان همه گفته ما برو بر بخوان

»va à Hōmān et répète lui en langue turque toutes nos paroles.«

Bežan s'apprêtant au combat avec Hōmān »choisit dans l'armée un interprète qui connaissait bien la langue des Turcs.« (V. III 1177, v. 716):

یکی ترجمان را زلشکر بجست که گفتار ترکان بداند درست

D'autre part nous voyons que le hākān chinois cherche un homme qui parlerait couramment l'iranien (V. II 1001, v. 697):

یکی نامداری زلشکر بجست که گفتار ایران بداند درست

Les Iraniens qui se trouvent dans un milieu turc parlent entre eux leur langue natale, pour que leur entourage ne les comprenne pas. Ainsi, pendant le match de polo Siyāvuš donne aux joueurs iraniens des instructions en langue pahlavie (V. II 602, v. 1444 زبان (سخن گفت بر پهلوانی زبان pour ne pas être compris des Turcs. Malheureusement cette fois Afrāsiyāb comprit le sens des paroles de Siyāvuš (V. II 602, v. 1449):

سپهدار ترکان چو آوا شنود بدانست کان پهلوانی چه بود

Pendant la lutte de Rustam avec le héros touranien Pūlādvand, Afrāsiyāb ordonne à son fils Šēde d'aller donner des conseils à Pūlādvand en turc pour que Rustam ne comprenne pas (V. II 1041, v. 1375):

برکی پیاموز وراهش نمای مگر پیلتن را در آرد زیای

»instruis-le en turc et indique lui le moyen et peut-être abattra-t-il des pieds le héros au corps d'éléphant«.

La connaissance de la langue étrangère était indispensable quand il fallait agir dans le pays hostile. Gēv, dans ses recherches de Kay Hōsrū en Touran, se servait toujours de la langue turque (V. II 715, v. 611 *زبان را برکی یاراستی*).

Quand Gāmāsp, déguisé en Turc, s'esquiva du camp de Guštāsp assiégé, il ne fut reconnu de personne » puisque le prudent parlait en langue turque « (V. III 1565 note: *که گفتی برکی سخن هوشیار*).

Par suite des rapports animés entre l'Iran et le Touran, les gens connaissant bien les deux langues n'étaient pas rares. Il y en avait même qui savaient deux langues étrangères, comme le Turc Bāzūr qui, outre le turc, parlait aussi le perse et le chinois (V. II 891, v. 359: *بدانست هم چینی و پهلوی*). Pendant le sage règne de Nōšīn Ravān » on enseignait en Iran des langues (étrangères) et on éclairait les âmes par (toute sorte de) science « (B. VIII 2447, v. 2411):

بایران زبانها بیاموختند روانها بدانش بیفروختند

Quant à la terminologie, la langue turque est appelée habituellement *turkī* *ترکی*, rarement *tūrī* *توری* (p. ex. V. II 889, note, v. 8 *توری زبان*), tandis qu'à l'ancienne langue perse, aussi bien à l'époque des Kayanides qu'à celle des Sassānides, on donne le nom *pahlavī* *پهلوی* ou *pahlavānī* *پهلوانی*.

5.

Par suite du caractère iranien que le Šāh-nāme prête aux Turcs, nous ne trouverons pas dans cette épopée beaucoup de détails distinctifs pour les mœurs turques, leur manière de vivre, leur culture matérielle etc. Mais si peu nombreux qu'ils soient, ces détails méritent pourtant l'attention.

Comme on l'a mentionné ci-dessus, le Šāh-nāme présume chez les Turcs une organisation de l'état pareille à celle des Iraniens, avec un roi à la tête. Ce roi porte le titre de *šāh*. Šāh-nāme suppose que le pouvoir du roi turc s'étend, dès les temps de Guštāsp, aussi sur les » Turcs chinois « (V. III 1513, v. 286) et sur les Chinois eux-mêmes.

En cette qualité le roi porte parfois le titre de *hākān*. Dans la partie de l'épopée qui prend son origine de Daḳīkī, le souverain

de Turān Argāsp porte le titre شاه چگل (V. III 1521, v. 426) le roi des Čigil. Les Karlaḡ خلیخ (V. III 1522 v. 450) aussi lui sont soumis. La terminologie pourtant n'est pas entièrement établie et à côté de ce titre nous en trouvons d'autres encore, tels que شاه سهدار و سالار (V. III 1576, v. 1389; B. VIII 2629, v. 1124), ترکان و چین (B. IX 2801, v. 2230). Quant aux frontières et à la composition ethnique de cet état, il est difficile de s'en faire une idée quelque peu précise, basée sur la lecture du Šāh-nāme. Selon V. III 1578, v. 1413 le roi des Čigil entre dans la composition de l'armée du roi de la Chine et du Touran. Šāve, souverain de Herāt, porte le titre de roi des Turcs et des Chinois, de même que son fils Parmūde (B. VIII 2629, v. 1124). Šāh-nāme appelle aussi ce dernier le « hākān chinois » (خاقان چین B. VIII 2632, v. 1172). Enfin les Heftalites (هپتال) aussi appartiennent d'une manière vague à l'état turc.

La lune est l'emblème de l'état turc, comme le soleil est celui des Iraniens. Au faite de l'étendard d'Afrāsiyāb brille la (demi) lune dorée (V. II 593, v. 1292):

سرش ماه زرین و بومش بنفش بزر بافته پرنیانی درفش

«l'étendard en soie, tissé d'or, le fond d'un bleu de violettes et avec une (demi) lune au faite.» Nous pouvons tranquillement admettre qu'il s'agit ici du croissant, puisque l'image de la lune pleine ne se distinguerait en rien de l'image du soleil. Mais nous ne pouvons attacher une importance trop grande à ces détails, puisque Firdausi les puisait en une grande mesure dans son imagination. Nous rencontrons aussi la (demi)lune dorée chez les Iraniens au faite de l'étendard jaune avec l'image du soleil (V. I 478, v. 734):

یکی زرد خورشید پیکر درفش سرش ماه زرین غلافش بنفش

Dans un autre passage nous lisons que l'étendard d'Afrāsiyāb était noir et celui des Iraniens bleu de violettes avec l'image d'un lion (V. III 1341, v. 1340/1). Il faut encore relever la mention qui affirme que l'armée d'Argāsp, roi de Turān et de la Chine, a pour emblème l'étendard avec l'image d'un loup (کوک پیکر درفش V. III 1512, v. 277) qui, comme on sait, est le totem des Turcs.

On re
ci-dessus, le
la lune, em

موبدان

گزند

Je l'ai ente
Turcs moi

Les te

Paiang en j

پشنگ

à l'intérieur
panthère, se

L'extér

à cause du
la ceintur

un déguisem

son mari, af

l'armée toura

1559, v. 110

s'esquiver, sa

Turcs, pour

descendit sar

armé de deux

un cheval tu

رهنمای

تش کمر

C'est aussi da
la mention d

(توری کل). Ma

en quoi diffé

Firdausi ne

connaissaient

Stammik Orientalist

On remarquera, comme distinctif pour les emblèmes spécifiés ci-dessus, le passage suivant qui oppose au soleil, emblème iranien, la lune, emblème turc (V. III 1145, v. 76/7):

من ایدون شنیدستم از موبدان

که چون ماه ترکان بر آید بلند زخورشید ایرانش آید گزند

«Je l'ai entendu des *mōbads* (des mages) que quand la lune des Turcs montera en haut, elle sera lésée par le soleil de l'Iran.»

Les tentes des souverains turcs étaient depuis l'époque de Pašang en peau de panthère (V. III 1283, v. 225):

به یرده درون خیمهای پلنگ بر آئین سالار ترکان پشنگ

«À l'intérieur de l'enceinte (se trouvaient) les tentes en peau de panthère, selon la tradition de Pašang, souverain des Turcs.»

L'extérieur des Turcs différait encore de celui des Iraniens à cause du costume, notamment de ses deux importants éléments: la ceinture et la coiffure. La femme de Guštāsp qui dans un déguisement turc sortit furtivement de Balkh pour rejoindre son mari, afin de lui faire savoir que cette ville était prise par l'armée touranienne, «se ceignit comme le font les Turcs» (V. III 1559, v. 1101 *بکردار ترکان میان را یست*). De même Ġāmāsp, désirant s'esquiver, sans être reconnu, du camp des Iraniens cerné par les Turcs, pour délivrer Isfandiyār, «revêtit un manteau touranien, descendit sans guide des montagnes, mit sur sa tête un casque orné de deux plumes, se ceignit à la manière des Turcs et amena un cheval turc» (V. III 1564, v. 1192 et note 6, v. 1—2):

بپوشید جاماسپ توری قبای فرود آمد از کوه بی رهنمای

بسر بر نهاده کلاه دو پر بآئین ترکان بیستش کمر

یکی اسپ ترکی بیاورد پیش

C'est aussi dans un passage concernant Ġāmāsp que nous lisons la mention du bonnet mou et noir turc (V. III 1565, v. 1198 *تور کلاه*). Mais nous ne savons pas comment était ce bonnet, ni en quoi différait la ceinture turque de la ceinture persane, car Firdausi ne le décrit pas, croyant sans doute que ses lecteurs connaissaient ces détails de leur propre observation.

Šah-nāme considère tous les Turcs comme une masse homogène, opposée aux Iraniens, sans y discerner les tribus particulières, sans indiquer les différences entre les éléments nomades et sédentaires, et enfin, sans jamais mentionner les différences de langue qui les séparent les uns des autres. Il est vrai qu'on rencontre parfois des noms de tribu tels que *Ḳarluḡ* (خلج V. III 1288, v. 317; 1522, v. 450), *Čigil* (V. III 1521, v. 426; 1578, v. 1413), *Ḳīpčāḡ* (قچاق, comp. p. 93), *Ḳagḡār* (قچغار, comp. p. 93), *Ġuz* (غز V. III 1193, v. 1034), *Turkmān* (ترکمان V. III 1288, v. 323), *Tatāri* (تاری V. III 1288, v. 317) — mais ce ne sont que de vains noms.

Digne d'attention est l'appréciation générale des Turcs que Firdausī met dans la bouche de Bēžan, héros iranien: «les Turcs, à les voir, ont des visages comme des pēris, mais au combat ils ne valent absolument rien» (V. III 1187, v. 906):

که ترکان بدیدن پری چهره اند بجننگ اندرون پاک بی بهره اند

Cette opinion étonne au premier abord. C'est intéressant que la poésie lyrique persane plus récente glorifie, elle aussi, la beauté des femmes, ainsi que des jeunes gens turcs. Il suffit de citer le célèbre gazel de Ḥāfiẓ:

اگر آن ترک شیرازی بدست آرد دل مارا بخال هندویش بخشم سمرقند و بخارا را

Si nous nous représentons le type turc contemporain, originaire de l'Asie centrale, des confins de l'Iran, type aux traits mongols fortement accentués, et à nos yeux plutôt peu attractif, et qu'ensuite nous le rapprochons des louanges des poètes persans, il n'y aura pour expliquer cette divergence d'opinions que deux éventualités. Ou bien le goût persan diffère considérablement du nôtre, ou bien le type turc, célébré des poètes, n'était pas tel que nous le voyons aujourd'hui. A ce qu'il semble ces éventualités ont ici lieu toutes les deux, mais surtout la seconde. Nous en trouvons la preuve aussi bien dans la peinture miniaturiste persane que dans certaines mentions qui définissent de plus près l'extérieur des Turcs. Selon B. VIII 2618, v. 932 le Turc est سرخ «rouge», ce qui est, selon toute probabilité, une définition du type plutôt blond, et کر به چشم «aux yeux de chat» ce qui, de son côté, semble indiquer des yeux gris ou gris bleus à l'opposé des yeux noirs des Iraniens.

Nous aurions là encore une contribution aux nombreuses informations qui affirment que le type aux cheveux et aux yeux clairs existait parmi les nomades de l'Asie centrale en général, et parmi les peuplades turques en particulier. On se souviendra à ce propos que les chroniqueurs mentionnent la beauté frappante des Comans turcs.

Quant au peu de valeur que présentent les Turcs comme élément militaire, il faut constater, que l'opinion de Firdausi, mise dans la bouche du héros iranien, est décidément partielle. L'histoire a démontré que les Turcs étaient d'excellents soldats, tant par la vaillance personnelle que par le talent militaire et celui d'organisation.

Le sentiment de supériorité de culture que les Persans éprouvent vis-à-vis de l'intellect turc peu dégourdi, s'est exprimé dans le Šāh-nāme par le propos suivant (V. III 1420, v. 2766):

زَـتُـوْـرَـاـنِ نَرَاد خَرْدَمَـنـدِ وِیـدَـاـرِ هَر گَز تَرَاد

«de la race touranienne ne naquit encore jamais aucun sage ni aucun homme d'intelligence éveillée.»

On pourrait citer encore bien d'autres jugements péjoratifs du Šāh-nāme au sujet des Turcs. Ils ne prouvent que le fait que les peuples qui rivalisent l'un avec l'autre, ne peuvent, souvent à leur incontestable détriment, se contraindre à une appréciation objective de l'adversaire.

En général, si l'on considère du point de vue de la critique les renseignements du Šāh-nāme sur les peuplades turques, il faut constater qu'ils ne contribuent pas beaucoup à élargir notre connaissance objective du sujet. Ils sont plutôt vagues et incolores. Leur majorité témoigne d'une aversion mutuelle profondément enracinée, entre les deux éléments ethniques, l'iranien et le touranien, qui réagissent l'un à l'autre — au moins d'après leur représentation par Firdausi — comme l'eau et le feu.